



LES

FINANCES RUSSES.

SOMMAIRE :

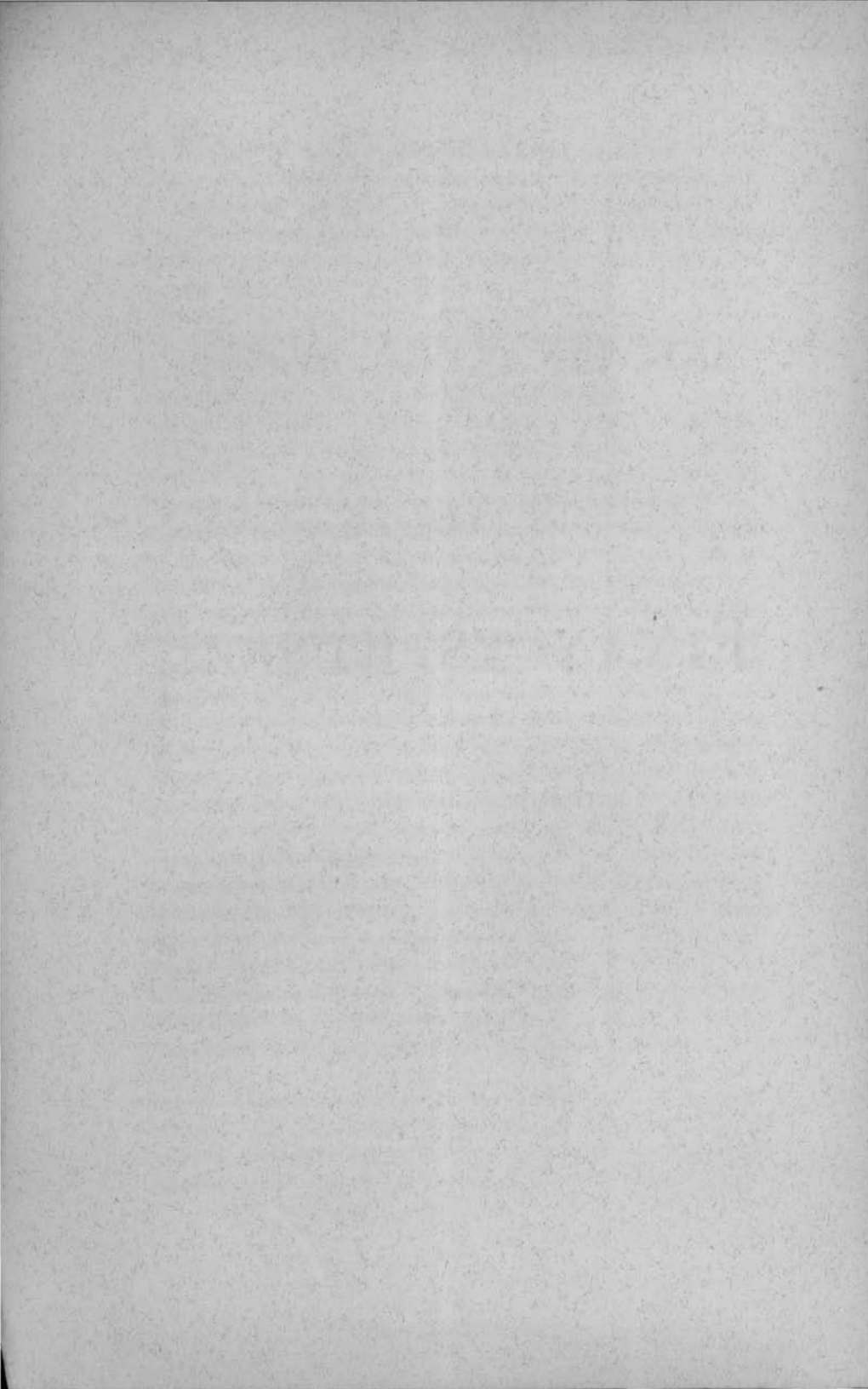
- I. Comment la Russie dépense son argent.
- II. Comptabilité Russe : Partie double et Partie trouble.
- III. Déficit chroniques prévus par la presse russe.
- IV. L'attitude prudente des amis français.
- V. Famine chronique.
- VI. Industries factices.
- VII. Esclavage industriel et persécution effrénée.
- VIII. Condition misérable des paysans russes.
- IX. Les soutiens chancelants des finances russes.
 - X. Dettes actuelles des paysans.
 - XI. Déclin du commerce russe.
 - XII. Peu d'espoir d'amélioration. Le Comte Tolstol.
 - XIII. Le sol s'épuise. Les Finances menacent ruine.
 - XIV. Le Grenier de la Russie transformé en un Sahara.
 - XV. Les Russes compétents, eux-mêmes, voient la situation sans espoir.
- XVI. Responsabilités des porteurs de fonds russes.

Le Professeur Solovieff : son opinion sur les emprunts russes.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129600



R/TP 129P

LES
FINANCES RUSSES.



LES

FINANCES RUSSES.

LES FINANCES RUSSES.

LES motifs qui peuvent encourager un capitaliste à placer ses économies dans des fonds publics étrangers sont très nombreux, et peuvent même être en apparente contradiction ; tel confiera ses fonds à un gouvernement parcequ'il croira faire un placement sûr et lucratif, tandis qu'un autre risquera les siens, avec une apparence de raison, tout en ayant la conviction que son placement peut n'être pas garanti et ne produira pas grand'chose. Cependant, on peut affirmer sans crainte qu'il serait très difficile de mettre des arguments suffisamment puissants devant les yeux des futurs souscripteurs aux emprunts russes projetés : ce ne seraient pas ceux du profit ou de la sûreté du placement. Ceux qui se démuniraient de leur argent dans l'espoir de l'un ou de l'autre pourraient commettre une grosse erreur, car, de quelque côté que nous étudions la chose, nous ne pouvons nous dissimuler que, prêter de l'argent au gouvernement russe, c'est insulter au bon sens.

Si on envisage la question de ces emprunts au point de vue politique, on reconnaît que leur réalisation aurait pour résultat de fournir un aliment et de donner des forces à un esprit de militarisme agressif qui pousse à la guerre et entretient une incertitude fatale aux entreprises et désastreuse pour le commerce ; envisagée au point de vue moral, c'est un encouragement puissant au système de persécution le plus sauvage et le plus inhumain dont l'histoire ait conservé la trace, depuis que les torches allumées par Néron embrasèrent la ville éternelle ; au point de vue des affaires nous pensons qu'on ne trouverait pas, sur toutes les Bourses d'Europe, une valeur plus aventureuse : la base du crédit de la Russie étant l'agriculture et rien que

l'agriculture, on va voir que cette ressource unique va lui faire défaut, ruinée qu'elle est par une culture inhabile, des impôts exorbitants, une législation vexatoire, des dettes croissantes, et —ce qui est sans remède—la détérioration de la terre arable, résultant de l'action des forces naturelles que la main de l'homme est impuissante à neutraliser.

1. COMMENT LA RUSSIE DÉPENSE SON ARGENT.

Il n'est pas en Europe un peuple qui ne proteste de ses intentions pacifiques et de son horreur de la guerre. Ces protestations doivent être sincères ; en douter ce serait croire que les individus ont perdu la notion de leurs intérêts primordiaux. Et, cependant, combien de ces avocats de la paix n'ont-ils pas déjà fourni, ou ne sont-ils pas encore prêts à fournir, le combustible à la machine qui seule peut mettre le formidable outillage de la guerre en mouvement, ce que nos pères appelaient précisément le nerf de la guerre, l'argent !

La Russie, cela est évident, pourrait réaliser, chez elle, sans le secours de capitaux étrangers, de très grandes réformes ; elle pourrait notamment alléger le poids des charges si lourdes qui pèsent sur ses paysans ; elle pourrait, en pratiquant l'économie, en introduisant des méthodes rationnelles d'agriculture, en faisant des lois sages et aussi en montrant moins d'intolérance religieuse, elle pourrait, disons-nous, permettre au pays de progresser et de s'élever à un niveau économique convenable. Mais il est non moins évident que, sans l'aide de capitaux étrangers, elle ne pourrait lancer ses millions de soldats contre ses pacifiques voisins. Et, cependant, beaucoup de ceux qui imploront du ciel la continuation de la paix ont été, jusqu'à présent, parmi les plus ardents à fournir à la Russie les seuls moyens effectifs de faire la guerre.

Si les sommes énormes dépensées et gaspillées¹ en préparatifs militaires, d'un caractère provoquant, aussi bien que celles que représente l'absence des millions de bras arrachés à l'agriculture

¹ L'exemple suivant montrera ce que nous entendons par "gaspillées" : Il y a quelques semaines le gouvernement russe ayant besoin de bombes d'un modèle particulier, mit la fourniture en adjudication. Les soumissions varièrent de 171,000 à 100,000 roubles par mille bombes. Quelques semaines s'écoulèrent, et l'un des concurrents s'étant disputé avec les autres, l'on découvrit, alors, que le prix auquel on pouvait les vendre avec bénéfice (la manufacture de Bryansk avait demandé 171,000 roubles) était réellement 85,000 roubles, prix auquel cette fabrique en entrepôt la fabrication. (*La Semaine* [Nedelya], 27 Novembre 1892.) Ce cas est un exemple isolé d'un système généralement répandu.

et à l'industrie, constituaient un préjudice, limité à la Russie, dont le développement normal est sérieusement entravé, peut-être n'y aurait-il rien à objecter. Mais il n'en est pas ainsi ; il résulte malheureusement du fait de ces dépenses et des conséquences qu'elles entraînent à leur suite, une diminution énorme de la richesse des autres nations, diminution dont les proportions sont encore accrues par le retrait de la circulation—des trésors en numéraire enfermés dans les coffres en réserve pour les besoins des guerres futures. Déjà les inévitables résultats de cette politique se manifestent sous des formes diverses : l'amointrissement du commerce, réduit d'une façon anormale ; le développement d'une concurrence effrénée à ce point qu'il n'est pas toujours facile de discerner où les affaires cessent et où la fraude commence ; l'encombrement des marchés par des marchandises à bas prix et de mauvaise qualité ; l'exploitation des ouvriers poussée à un tel point que travail et esclavage sont souvent synonymes ; l'oisiveté forcée de masses d'hommes et de femmes dans toutes les contrées de l'Europe ; la continuation, enfin, d'une misère intolérable qui est une honte pour des pays civilisés.

Tous ces maux, en grande partie, doivent leur origine ou leur accroissement aux probabilités grandissantes de guerre, et, disons le tout de suite, il n'y aurait pas de guerre possible en Europe si le facteur militaire russe était éliminé.

Dans ce pays où les chiffres des dépenses légitimes sont toujours démesurément enflés, par suite du système de corruption qui règne du haut en bas de l'échelle administrative, il ne serait pas facile, même si cela devenait nécessaire, de se rendre compte des sommes dépensées pour amonceler les armes et les munitions, pour édifier de formidables forteresses, pour construire une magnifique flotte de cuirassés, pour creuser et fortifier des ports militaires comme Sébastopol et Libau—en un mot, des sommes dépensées pour préparer tout le nécessaire en vue d'une guerre qui, tout le monde le sait—les Russes comme les étrangers—ne serait pas purement défensive. Nous ne trouvons pas d'argument plus concluant pour démontrer cette propension fatale qu'à la Russie de ruiner chez les autres une prospérité qu'elle est impuissante à faire naître chez elle, qu'en comparant entre elles les forces respectives des cinq grandes puissances européennes :—

	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.
Italie	346	144	207
Autriche-Hongrie	458	264	241
Allemagne	538	372	434
France	584	364	480
Russie	963	608	388

Il ne peut entrer dans l'esprit de personne de sens rassis que l'une de ces puissances songe à attaquer la Russie ; mais en revanche, il existe encore des optimistes qui caressent l'idée que la Russie n'éprouve pour ses voisins que des sentiments amicaux. C'est pour ces derniers que nous cueillons dans un journal russe, dont les relations avec M. Pobiedonostseff, constantes et intimes, sont bien connues, les quelques lignes qui vont suivre, et qui ne manquent pas de saveur.

Ce journal, organe inspiré de l'orthodoxie et de l'autocratie, faisant allusion à la froideur qui s'est manifestée dernièrement entre l'Autriche-Hongrie et le Vatican, dit : " Si la Russie ouvre un œil vigilant sur les intérêts de la patrie et sur ceux des Slaves autrichiens et reconnaît franchement dans ces derniers les principaux alliés de la Russie, dans la guerre contre la Triple-Alliance, alors ce conflit, entre l'Autriche catholique et le Pape, peut être assez habilement exploité pour porter un coup à l'Autriche dans l'endroit le plus vulnérable — dans sa politique intérieure."

Puis, passant à la discussion du plan de campagne diplomatique, qui a pour but avoué la provocation à la discorde entre nationaux, dans un État ami, l'excellent organe orthodoxe termine par la remarque que cette haine mutuelle parmi les peuples de l'Autriche, une fois bien excitée jusqu'à prendre feu, " un coup mortel aurait été porté alors à l'unité de la monarchie des Habsbourg et en même temps c'en serait fait de l'hégémonie Allemano-Hongroise." ² " Quand la nouvelle réforme militaire allemande aura été décidée par une loi," proclame le semi-officiel *Moskovskia Vedomosti*, " le peuple allemand aura atteint les limites extrêmes de ce qu'il est capable d'accomplir, tandis que la Russie n'aura aucune difficulté à doubler le nombre de ses conscrits, au moins, puisqu'elle n'appelle sous les drapeaux que le tiers des jeunes gens de chaque

² *Enfant de la Patrie* (Synn Otetschestva), 18 Novembre 1892.

classe. *Si la Russie peut trouver l'argent*, et elle le trouvera bien quand il le faudra, que peut bien signifier l'augmentation actuelle de l'armée allemande, à côté des forces de la Russie?"³

Voilà le programme pacifique de l'Empire Russe ; voilà sous quels auspices on peut espérer voir le commerce fleurir et prospérer !

II. COMPTABILITÉ RUSSE, PARTIE DOUBLE ET PARTIE TROUBLE.

La position financière de la Russie, même pour les non initiés qui n'ont pour se guider que les rapports officiels et d'ingénieux comptes rendus, est évidemment de nature à inspirer à ses créanciers en perspective tout autre chose que la confiance. L'histoire des finances russes, depuis qu'elles ont commencé à être administrées suivant les principes dont M. Vyschnegradsky a été l'initiateur, est l'histoire des expériences d'un prestidigitateur habile, qui entreprend de changer le cuivre en or, mais qui, malgré ce don merveilleux, renouvelé de Midas, n'hésite pas à faire promener un chapeau autour de la salle pour recueillir les gros sous des spectateurs. Le gouvernement qui prétend en public posséder des richesses sans précédents, en dépit de la misère, de la peste et des déficits, s'expose en particulier aux plus humiliantes rebuffades quand il essaie de trouver un prêt de quelque 75 millions, et ruine encore le peu de crédit qui peut lui rester par les manœuvres auxquelles il a recours pour le soutenir.

Le gouvernement russe voudrait nous faire croire qu'il a géré les affaires de l'Empire avec tant d'habileté et de succès que le Trésor impérial a maintenant à sa disposition de plus grosses réserves d'or que celles qui se trouvent à la Banque d'Angleterre, ou même dans les caves de la Banque de France, plus riche encore. Magnifique résultat ; d'autant plus magnifique qu'il aurait été obtenu, malgré la stagnation des affaires, malgré la décadence de l'agriculture, la situation inquiétante de la masse des paysans et la famine. Si ces prétentions étaient justifiées par des faits, la Russie n'aurait pas besoin de s'adresser à l'étranger pour y contracter des emprunts, ni de créer de nouveaux impôts, et, finalement, elle serait aussi florissante, financièrement, que le plus opulent de ses voisins. Et, c'est du reste la conclusion

³ *Neues Wiener Abendblatt*, 27 Octobre 1892.

à laquelle arrive, dans un article inspiré, le semi-officiel *Journal de St. Pétersbourg*, sans s'inquiéter des conséquences, et avec une apparente sincérité calculée pour tromper même l'homme du monde né malin. Et c'est alors que se font ces déclarations que les agents officiels du gouvernement russe s'en vont solliciter, avec importunité même, et sans dignité, un nouveau prêt à l'étranger ; c'est alors que le Ministère des Finances, oubliant ou feignant d'ignorer les misères du peuple russe, prépare de nouveaux impôts, que seuls les plus cruels embarras financiers peuvent expliquer. Il est à peine besoin de dire que l'impression que produit sur des hommes d'affaires de sens droit une pareille conduite, cet orgueil devant le public, et cette humilité en particulier, n'est nullement favorable, et cette impression ne se modifie pas, du reste, si l'on analyse scrupuleusement les faits annoncés ou si l'on suppose le nombre de ceux qu'ignore le gouvernement.

D'après le journal semi-officiel que nous venons de citer, les réserves à la disposition du gouvernement à la date du 24 Octobre dernier s'élevaient à 604 millions et demi de roubles or, ou environ 2 milliards 417 millions 500 mille francs, dans les caisses de la Banque de Russie, plus 53 millions de roubles or et 12 millions et demi de roubles crédit (240,000,000 de francs) dans le Trésor impérial. En d'autres termes, les ressources du Trésor atteindraient le total fabuleux de 2 milliards 650 millions de francs, en or. Naturellement le Ministre de Finances, avec une pareille somme à sa disposition, peut sourire de pitié de ceux qui nourrissent l'illusion qu'il est besogneux, et il envisage l'avenir avec philosophie et complaisance. Si ces déclarations étaient vraies, si ces richesses d'Ormuz et de l'Inde étaient vraiment à la disposition du gouvernement russe, offrir de l'argent étranger au Trésor serait aussi raisonnable que d'aller porter de l'eau à la rivière. Mais il n'en est pas ainsi ; voici les faits : à très peu de chose près ces sommes⁴ appartiennent, non pas au Trésor Impérial,⁵ mais à la Banque de Russie, et dire de

⁴ On a émis plus d'une fois des doutes sérieux (par exemple, le *Financial Times*, 3 Novembre 1892) sur la question de savoir si même la Banque Impériale et le Trésor réunis possèdent des réserves en or s'élevant à 2 milliards 650 millions de francs. Nous sommes en mesure d'affirmer que, à l'exception d'une somme de 304 millions 750 mille francs placée à l'étranger, le total ci-dessus, de 2 milliards, 345 millions, 250 mille francs, représente le stock, en or, possédé par le Trésor et le Banque réunis.

⁵ On a souvent insisté pour faire comprendre que, en faisant une distinction entre la Banque Impériale et le Trésor Impérial, comme le font les étrangers, c'est attribuer

ces fonds qu'ils font partie des ressources du Trésor c'est suivre les traces du " malin " qui, ayant acheté un chapeau pour quatre francs revient immédiatement chez le marchand, demande à celui-ci de lui échanger son couvre-chef contre un autre valant le double, expliquant qu'ayant déjà payé 4 francs et rapportant un chapeau de quatre francs, c'est huit francs qu'il a donné.

Voici la vérité : le comptant métallique du Trésor impérial russe s'élève à 53 millions de roubles en or et 12 millions et demi de roubles en papier-monnaie, soit, au total 242,500,000 de francs, environ. La différence entre cette somme et celle de 2 milliards 662 millions 500,000 francs est considérable, même pour un empire opulent comme la Russie. Quant au solde, il est autant à la disposition du Trésor qu'une somme confiée en dépôt serait à la disposition de la personne qui s'engagerait à la garder intacte et remboursable à première réquisition. Une très grosse partie de cette somme, 1 milliard 417 millions et demi de francs, est conservée par la Banque de Russie à titre de garantie du papier monnaie en circulation. Le prix du rouble papier est tombé à un taux très bas, en dépit de cette réserve métallique ; mais si le Trésor voulait exercer son prétendu droit de disposer de cet or, le rouble tomberait encore plus bas. Le milliard restant, dont une partie seulement est réellement en Russie,⁶ appartient en entier à la Banque Impériale, pas un copeck n'est la propriété du Trésor.

à la première une indépendance qui lui fait absolument défaut, et que, dans une monarchie absolue comme la Russie, elle ne saurait raisonnablement aspirer à posséder. L'assertion est suffisamment vraie pour devenir une cause d'erreur. Toute institution, toute entreprise commerciale, en Russie, est aussi absolument sous la main du gouvernement que le serf, de jadis, était sous la main de son maître irresponsable. Il n'est pas besoin de preuve plus frappante que le décret promulgué il y a quelques jours, enjoignant à tous les employés de chemin de fer dans la Russie occidentale, qui sont catholiques romains, d'abjurer leurs croyances et de se convertir à la foi orthodoxe, avant le 1^{er} Janvier 1893, dernier délai, sous peine de perdre leurs emplois ce jour-là. Et cela se passe dans une compagnie particulière, dont les propriétaires sont probablement eux-mêmes des catholiques romains ! De la même manière, le gouvernement peut et voudra certainement, en cas de besoin, s'approprier tout l'argent appartenant à la Banque. Le ton d'une communication officielle dans le *Journal de St. Pétersbourg* ne laisse, sur ce point, aucun doute ; et cette perspective a été, depuis lors, une source abondante d'alarmes pour tous les créanciers de la Russie, car il avait été, précédemment parfaitement compris que, dans le but de maintenir son crédit à l'étranger, le gouvernement avait renoncé à ce pouvoir absolu sur la Banque impériale qu'il continue à réclamer et à exercer sur toutes les autres institutions ; et tous les comptes-rendus mis devant le public ont été invariablement dressés d'une manière calculée pour confirmer cette croyance. La menace, à mots couverts, de l'organe gouvernemental est la première annonce parvenue au public de l'intention bien arrêtée que l'on a de ne pas tenir compte de l'engagement pris. Cela marque une nouvelle ligne de conduite, et l'accueil qu'on lui a fait sur toutes les Bourses d'Europe indique bien clairement quelle alarme elle a créée ; la baisse immédiate du cours du rouble, qui l'a suivie, est un signe certain du manque général de confiance dans la bonne foi russe.

⁶ C'est-à-dire 695,250,000 francs en Russie, et 304 millions 750,000 francs à l'étranger.

Lorsque, l'an dernier, il fallut que le gouvernement vînt au secours des paysans en proie à la famine, il eût recours à la méthode, consacrée par l'usage, d'une nouvelle émission de papier-monnaie qu'il couvrit par le transfert à la Banque Impériale d'une quantité d'or représentant une valeur de 600,000,000 de francs. Cette précaution était absolument nécessaire, en présence de la circulation existant déjà et qui n'était pas de moins d'un milliard de roubles papier.⁷ Les billets de la nouvelle émission ne portent aucune marque, aucun signe, qui permette de les distinguer des précédentes émissions, et maintenant les financiers du gouvernement s'attachent à démontrer que la "couverture" en or fait partie intégrante des ressources du Trésor, desquelles le gouvernement peut disposer en tout temps et de telle façon qu'il lui convient; il est clair que, tandis que le papier-monnaie continue à circuler, le dépôt métallique qui en est la garantie, jusqu'à un certain point, peut disparaître complètement. Bref, on parle de ce dépôt comme étant la propriété absolue du Trésor, pouvant être employé pour les dépenses budgétaires, après l'avoir solennellement affecté à la garantie de la dernière émission! C'est adopter là une singulière méthode de comptabilité, heureusement inconnue des teneurs de livres ordinaires, et qui serait qualifiée durement dans le monde des affaires honnêtes. Ceux donc qui, avec cet exemple de bonne foi sous les yeux, pourraient se laisser aller à souscrire aux nouveaux emprunts russes, quelles que soient leurs promesses engageantes, mériteraient les mécomptes certains auxquels ils se seraient exposés.

III. DÉFICITS CHRONIQUES PRÉVUS PAR LA PRESSE RUSSE.

Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin la preuve des difficultés contre lesquelles le Trésor russe a à lutter: il suffit d'examiner les nouveaux projets d'impôts. D'abord le moment d'appliquer de nouvelles taxes ne saurait être plus mal choisi; y eût-il, en effet, une plus désastreuse époque, depuis vingt-cinq ans, que l'année 1892-93? Comment pourrait-on comprendre alors qu'un gouvernement qui se prétend animé de sentiments bienveillants envers son peuple en arrive à imposer à

⁷ Et non pas seulement 930,032,238 roubles comme l'ont affirmé des champions du gouvernement russe, désireux de montrer que le rapport de l'or en réserve est au papier émis dans la proportion d'environ 39 à 100.

une population appauvrie et mourant de faim des taxes comme celles dont elle est menacée. La simple nomenclature des impôts proposés, constitue l'accusation la plus terrible qui puisse être portée contre un gouvernement, et suffit seule pour empêcher qui que ce soit, homme d'affaires, ou homme de sentiment, de prêter à ce gouvernement, même un centime.

Un nouvel impôt sur les locations va être établi dans un pays où les loyers sont beaucoup plus élevés qu'à Londres, Paris ou Vienne; les droits sur les spiritueux, la bière, le tabac, les allumettes, les huiles minérales, vont être considérablement augmentés; le droit proportionnel sur les sociétés anonymes va aussi être élevé; les droits de douane sur le coton et sur d'autres produits, dont quelques uns sont de toute première nécessité, ne tarderont pas non plus à subir de notables augmentations. Il n'est pas jusqu'à l'impôt sur le sel^{7a}, aboli il y a quelques années, à grand fracas, qui n'aille aussi prochainement reparaître et dans un moment où les paysans sont ruinés. D'après un rapport soumis au Ministre des Finances un ou deux des nouveaux impôts suffiraient pour produire chaque année un revenu considérable: rien qu'un centime, par degré, par exemple, d'augmentation sur l'alcool, produirait, paraît-il, un accroissement d'environ dix-huit millions de roubles par an. Maintenant, raisonnant dans l'hypothèse d'un amoindrissement des ressources parmi les paysans, et supposant que cette situation ne doive être que temporaire, pour faire face à un emprunt de 300 millions de roubles, c'est-à-dire pour assurer le paiement des intérêts et l'amortissement du capital, il suffirait d'avoir recours à l'augmentation projetée des droits sur l'alcool, et rien de plus. À quoi bon, alors, tous ces impôts supplémentaires? N'est-il pas évident, dès lors, que le gouvernement qui est, ou devrait être, un juge compétent, considère l'appauvrissement de la population et les perturbations qui en résultent pour le système financier, comme ayant un caractère sérieux et permanent? Il n'est pas jusqu'à la presse russe, si optimiste, qui ne partage ces vues? Il est à craindre, dit un journal, que les sources financières du pays ne soient si complètement taries qu'il *n'y ait à en attendre dans l'avenir, que des déficits chroniques.*"⁸ Et

^{7a} D'après les dernières nouvelles qui nous parviennent au moment de mettre sous presse, le gouvernement a dû reconnaître l'impossibilité pour le peuple de supporter tous les nouveaux impôts, quelques uns, par conséquent, vont être abandonnés.

⁸ *La Semaine (Nedolya)* 20 Novembre 1892.

quel degré de confiance peut inspirer ce gouvernement qui, alors que les contribuables paysans sont incapables de payer les impôts existants, comme le prouvent bien les cinquante millions d'arriérés ⁹ de cette année, ne peut imaginer d'autre remède national contre ce mal que l'application de nouveaux impôts ?

IV. L'ATTITUDE PRUDENTE DES AMIS FRANÇAIS.

Il est très possible que la prudence de certains banquiers français, amis de la Russie, a été inspirée par des considérations autres que celles qui précèdent, mais quels que soient leurs mobiles, leur attitude est instructive pour le public. En dépit de son amitié quelque peu héroïque le gouvernement de la République a dû hésiter à exercer, sur les capitalistes français, la pression nécessaire pour les amener à souscrire au nouvel emprunt négocié par le baron de Mohrenheim et le Directeur Rothstein. Ce n'est un secret pour personne que les Français trouvent suffisante la tâche qu'ils ont entreprise déjà, de soutenir pendant un certain temps le crédit de la Russie ; il est, notamment à remarquer, comme caractéristique, l'abstention du plus important établissement financier, le *Crédit Lyonnais* qui est demeuré sourd aux arguments du baron de Mohrenheim, et s'est tenu à l'écart sous le prétexte que, tandis que les capitalistes français avaient à peu près épuisé leurs ressources, les fonds russes continuaient à affluer sur le marché, en provenance de l'Autriche, de l'Allemagne, et de la Hollande, dont les capitalistes avisés jugeaient habile de se débarrasser aux prix extraordinairement avantageux pratiqués sur le marché français. L'exactitude de ce qui précède est prouvée par des faits dont la signification mérite d'être étudiée avec soin, par tous ceux qui seraient susceptibles de se laisser entraîner à engager leurs capitaux.

L'emprunt Trois pour cent est coté maintenant à Paris à 79.50, ce qui paraît indiquer que le crédit de la Russie se tient à un niveau relativement élevé. Maintes fois les organes de la presse russophile se sont appuyés sur cet argument pour recommander comme un bon placement l'emprunt récemment projeté. Ce qui est vrai, c'est que la cause réelle de cette cote élevée diffère complètement de la cause apparente, à laquelle le public non initié serait naturellement tenté de l'attribuer. Une somme

⁹ *Le Messager de l'Europe (Vestnik Evropy)*, Novembre 1892.

considérable de rente Trois pour cent est encore en portefeuille dans des banques qui remuent ciel et terre pour en empêcher la baisse, et aussitôt qu'il leur sera possible de retrouver son niveau normal, ce qui ne sera pas avant la conversion du Quatre pour cent, la chute sera instantanée et énorme. Si nous comparons le prix du Trois pour cent, ainsi soutenu artificiellement, avec le Quatre pour cent russe, nous trouvons que, tandis que le premier est coté 79.50, le dernier ne va pas plus haut que 98. Il est facile de se rendre compte par un simple calcul que, toutes autres conditions étant égales, si la valeur intrinsèque du Trois pour cent était réellement 79.50, celle du Quatre pour cent devrait être 106. Il n'est donc pas douteux que les autres conditions ne sont pas égales—elles ne le sont jamais en pareil cas. Nous devons tenir compte aussi du fait que la capitalisation s'élève habituellement en proportion inverse du taux de l'intérêt, également aussi de ce que, tandis qu'il n'y a que 300 millions de Trois pour cent sur le marché, on peut évaluer à plusieurs milliards ce qu'il y a de Quatre pour cent, et enfin de ce que l'on sait du gouvernement russe, qui n'attend qu'une occasion favorable pour effectuer une conversion. Mais, même en admettant tout cela, il est impossible de nier l'évidence et de ne pas reconnaître que la disproportion entre les cours du Trois et du Quatre pour cent est anormale et artificielle. Le seul fait que la quantité du Trois pour cent en circulation peut être artificiellement contrôlée fournit la preuve qu'il en est ainsi. Et s'il en fallait une autre on la trouverait dans la salutaire méfiance que montrent les Français eux-mêmes, qui, ne sacrifiant pas le sens commun pratique au sentimentalisme patriotique, se tiennent prudemment à distance du Trois pour cent depuis que son taux normal est dépassé, et n'achètent pas à 79.50 ni même à 78. Les gens dont l'insouciance ne serait pas même effleurée par des faits aussi significatifs seraient évidemment prédestinés par la nature à jouer les rôles de dupes et de victimes.

En France on a été amené par des causes diverses à envisager ces choses d'une façon particulière. On a dû faire entrer en ligne de compte certains avantages politiques qui peuvent contrebalancer, au moins en partie, les risques financiers; mais encore faudrait-il qu'à un moment donné nous pussions rencontrer sur d'autres marchés que le nôtre une co-opération que nous ne voyons pas probable, quant à présent du moins. Il se

peut, et nous le comprenons, que le gouvernement français pour les besoins de sa politique éprouve le désir d'être agréable à une nation amie, mais cette politique qui trouve le moyen d'allier les questions d'un ordre purement sentimental à celles d'un ordre tout différent, ne peut raisonnablement entraîner le public français, celui qui paie, à compromettre son épargne dans des placements dont la sécurité est loin d'être démontrée.

V. FAMINE CHRONIQUE.

Qui ne connaît ces fruits légendaires produits par les arbres maudits qui croissent, dit-on, sur les rives désolées de la Mer Morte—fruits d'une apparence engageante et trompeuse, remplis de cendre à l'intérieur? Qui n'a, aussi, rencontré parfois des fruits aux couleurs vermeilles sur nos pommiers familiers, dont l'extérieur appétissant cachait une chair odieusement souillée par un ver? Se laisser prendre aux apparences, dans pareils cas, c'est naturel et sans danger; mais le commerçant qui engagerait ses capitaux dans un chargement de pommes qui n'auraient pas même pour elles la recommandation d'un extérieur convenable pourrait, à bon droit, être considéré comme un échappé des Petites Maisons. Il y a deux ans la Russie présentait une frappante analogie avec les pommes aux vives couleurs. M. Vyschnegradsky, en sa double qualité de Mécène généreux de la presse amie et de Thaumaturge, manipulateur des finances impériales, avait contribué à maintenir le cours du rouble et à propager les idées les plus optimistes au sujet de la prospérité de la Russie. Les Ambassadeurs et les Consuls eux-mêmes, trompés par les apparences, envoyaient à leurs gouvernements des rapports brillants célébrant les progrès économiques de l'empire. Le prix du rouble-papier se mit à monter jusqu'à ce qu'il eût atteint un taux qu'il n'avait jamais surpassé depuis la guerre russo-turque. Une erreur, à cette époque, eût été excusable, encore que déjà des voix se faisaient entendre, proclamant que ces apparences étaient trompeuses.

Aujourd'hui il ne saurait en être de même: l'excuse qui aurait pu être acceptée il y a deux ans ne pourrait être de mise. Des événements, qui se sont produits depuis lors, ont montré comme dans les déchirements de la tempête, aux lueurs des éclairs, l'horrible condition des choses en Russie, et ont donné

naissance à des sentiments d'horreur qui n'ont pu encore disparaître. Non seulement on a pu assister à des scènes navrantes de besoin, de famine, et de misère profonde, produites par le manque de nécessités de la vie, mais encore on a pu acquérir la ferme conviction que la famine est plus ou moins à l'état chronique en Russie. On verra encore que, non seulement le gouvernement peut être accusé de perpétuer un tel état de choses, situation qui rend impossible pour l'agriculture de lutter, avec quelques chances de succès, contre une mort lente; mais que la nature, de son côté, intervient comme pour rendre vaines toutes les tentatives d'amélioration.

Les Russes sont cultivateurs, et la seule base sur laquelle, en dernière analyse, on puisse faire reposer le crédit du pays, est la condition actuelle et l'avenir de son agriculture. La condition actuelle peut se résumer en deux mots: c'est la disette, et la maladie de la faim. L'avenir de l'agriculture est aussi facile à décrire: épuisement du sol par les méthodes imprévoyantes mises en usage par l'homme, et stérilisation du sol par le fonctionnement des lois de la nature. Cette dernière particularité, jusqu'à présent ignorée du public, finira certainement par porter au crédit de la Russie à l'étranger le coup le plus fatal.

Si ce qui précède n'était mis en lumière par un ensemble considérable de faits indéniables et des renseignements émanés des sources les plus dignes de foi, il suffirait d'un coup d'œil jeté sur la politique de ceux qui gouvernent la Russie, pour convaincre les plus sceptiques. Le gouvernement, en effet, avec une imprévoyance désastreuse, travaille systématiquement à transformer le plus qu'il peut d'ouvriers des champs en ouvriers de fabriques, métamorphosant ainsi une population agricole en une population industrielle, au mépris du bon sens et de l'humanité, aussi bien qu'en contradiction avec l'égoïsme éclairé qui devrait le guider. On trouvera ci après un exemple instructif qui suffira à montrer la tendance et à illustrer les résultats de cette politique de suicide.

VI. INDUSTRIES FACTICES.

L'industrie sucrière, de création relativement récente, si l'on s'en rapporte aux apparences, semble être en pleine prospérité.

Au cours des dernières négociations poursuivies à Paris elle eût, avec quelques autres, les honneurs du triomphe, et elle fût signalée comme une preuve des progrès rapides faits par la Russie dans sa marche vers la prospérité industrielle. En 1890—il y a deux ans à peine—la Russie exportait 1,540,000 pouds¹⁰ de sucre, pour une valeur d'environ 15,650,000 francs. Un an plus tard son exportation atteignait le chiffre de 5,654,000 pouds d'une valeur totale d'environ 57,010,000 francs. C'est là, semblerait-il, un signe infaillible de l'avance rapide du pays vers la richesse, et une preuve de la sagesse d'un gouvernement qui enlève le cultivateur à la terre, pour enrichir l'usine. Mais si l'on veut prendre la peine d'examiner d'un peu près les détails, on se trouvera une fois de plus en présence de ces fruits de la Mer Morte dont la Russie est si exceptionnellement prolifique. Cette exportation, en réalité, représente non un profit, mais bien une perte, légère pour le fabricant, énorme pour la population. Le sucre vendu l'a été au prix moyen de trois roubles soixante-trois copecks le poud, alors que le prix payé par les Russes, en Russie même, a été de *six roubles par poud*. Il faut ajouter à cela que l'exportation a été le fait d'un syndicat illégal formé de tous les fabricants du pays, avec la tolérance et les encouragements du gouvernement, qui, sous le prétexte de "remboursement du droit fiscal," a payé aux exportateurs une prime d'un rouble par poud. L'aveu, dépourvu d'artifice, des syndicataires que leur but était de maintenir la quantité du sucre réservé au marché intérieur à un minimum, n'eût pas même pour résultat de refroidir l'optimisme du Ministre ou de modifier son attitude.¹¹ Depuis lors le prix du sucre a constamment haussé et en Décembre il atteignait le cours de *sept roubles et quinze copecks* par poud.¹² Les résultats de la spéculation qui se poursuit sont curieux. Des centaines de mille pouds de sucre, à fabriquer en 1894, 1895 et 1896 ont été déjà vendus par le syndicat aux intermédiaires, le syndicat s'engageant à ne produire qu'une quantité strictement limitée.¹³ Les ministres de l'intérieur, des Domaines, et des finances ont été obligés de s'adresser au Czar pour obtenir de lui la permission d'abaisser le droit sur les sucres de prove-

¹⁰ Un poud russe équivaut à 16 kil. 300 gr. environ.

¹¹ *Message des Finances* (officiel) (*Vestnik Finansoff, Promyshlennosti Torgovlye*) 1892, No. 27, p. 50 et suiv.

¹² *Ibid.*

¹³ *Novoye Vremia*, 30 Novembre 1892.

nance étrangère de façon à rendre possible la vente de ces derniers au prix de *cinq roubles dix copecks le poud*, alors que le sucre de production indigène va inonder les marchés de l'étranger au prix de *trois roubles-soixante trois copecks*.¹⁴ Ceci se passe alors que le gouvernement sait pertinemment que les trois quarts de la population russe ne consomme—parcequ'elle ne le peut—pas même un gramme de sucre par tête et par an.¹⁵

Des faits semblables et d'un caractère encore plus grave se produisent par rapport à l'industrie du charbon, aussi encouragée par l'État. Dans les provinces du sud de la Russie, maintenant, comme dans les années précédentes, la rareté du combustible se fait sentir avec des résultats au moins aussi désastreux que la rareté des subsistances et du fourrage. La société de charbonnages la plus en vue de l'Empire, qui a pu obtenir des droits absolument prohibitifs sur les charbons étrangers, a réduit, il y a peu de temps, le nombre de ses ouvriers de soixante-quinze pour cent, dans le but avéré de diminuer la production et d'élever par conséquent ses prix de vente qui atteignent à présent des taux inconnus jusqu'ici.¹⁶ Ce but a été atteint au prix de sacrifices exorbitants, non pas en argent, mais en quelque chose d'autrement précieux : en vies humaines. Nous n'en voulons pour preuve que l'expression que nous en trouvons dans les journaux russes eux-mêmes. Voici, en effet, ce que nous lisons dans un organe qui ne peut être suspect : " Il y a exactement soixante-dix ans que la Grande Armée de Napoléon périt de froid en Russie, et cette année ce sont les Russes eux-mêmes qui sont gelés, et en meurent, par suite du manque de chauffage." ¹⁷

VII. ESCLAVAGE INDUSTRIEL ET PERSÉCUTION EFFRÉNÉE.

Un gouvernement absolu a peut-être le droit d'imposer à ses sujets des occupations, de même qu'il peut s'arroger celui de leur dieter leurs croyances et leur foi. S'il en est ainsi, ceux à qui ce gouvernement s'adresse, pour leur demander du crédit ou un appui financier, ont bien, eux aussi, un autre droit, celui

¹⁴ *Ibidem* ; aussi *Novoye Vremia*, 28 Novembre, 1892.

¹⁵ *La Semaine (Nedelya)*, 27 Novembre 1892.

¹⁶ *Messager de l'Europe (Vestnik Evropy)*, Octobre 1892, p. 822.

¹⁷ *Youchanine*, 24 Novembre 1892 ; *Novoye Vremia*, 28 Novembre 1892.



de se rendre compte des effets de son intervention et de la sagesse de sa politique. Dans le cas présent la conclusion à laquelle un examen attentif des faits peut conduire est assurément défavorable au crédit de la Russie. L'industrie russe est comme poussée en serre chaude, et est pourrie avant d'être arrivée à maturité. Les industriels russes sont choyés et favorisés comme le furent jadis par les monarques de France ou d'Angleterre les industries naissantes au XV^e et au XVI^e siècles, avec cette différence qu'ici c'est le misérable *moujick* qui supporte les frais de ces coûteuses expériences. L'agriculture est paralysée ou soumise à un pillage systématique du sol que nulle terre, tant fertile fût-elle, ne pourrait supporter. Le paysan est accablé et ruiné, la population tout entière est appauvrie.¹⁹ Des produits du pays, et qui sont de première nécessité pour ses habitants, lui sont enlevés pour aller inonder à bas prix les pays voisins, alors que les malheureux à qui ils sont indispensables ne peuvent plus se les procurer chez eux qu'à des taux exorbitants. Et ces produits, l'œuvre de misérables créatures qui n'ont plus que l'apparence d'êtres humains, sont payés à ceux qui peinent quinze heures par jour pour la plus grande gloire de leurs maîtres, sur le pied de moins de quinze centimes par jour,²⁰ un franc environ par semaine ! Encore faut-il que les enfants de ces malheureux travaillent eux-mêmes, pour rien, le jour et une partie de la nuit, sous peine, pour les parents, de se voir renvoyés. Les femmes elles-mêmes, brutalisées au point de n'avoir plus rien d'humain, fournissent un dur labeur dans d'aussi lamentables conditions. Et si, par un hasard qui tiendrait du miracle, ces damnés voulaient un jour rompre le cercle de l'épouvantable enfer qui les étroit, les Cosaques seraient là, accourant du centre manufacturier le plus voisin, et auraient bien vite rétabli *l'ordre*.

Peut-on, après cela, s'étonner que quelques uns de ces déshérités chez qui, comme par un don sacré, l'esprit et les facultés raisonnantes n'ont pas été oblitérées par la misère, et le vice qui en découle, se soient montrés et aient proclamé une nouvelle

¹⁸ *La Semaine (Nedelya)*, 27 Novembre 1892.

¹⁹ Ceux qui ont lu les récits des souffrances endurées par les paysans sibériens, publiés par la presse russe, dans le courant l'année passée, ont pu voir que la situation en Sibérie, pays qu'on considère généralement comme une terre où coulent le lait et le miel, n'est pas meilleure que dans la Russie d'Europe. Voir, par exemple : *Russkaïa Chisn*, 6 Décembre 1892 ; *Novoyé Vremia*, 7 Décembre 1892.

²⁰ *Novoyé Vremia*, 10 Mai 1890, et 20 Octobre 1890.

religion, criant bien haut que le Christ n'est jamais venu sur la terre, qu'il n'est jamais mort pour le salut de l'humanité, car, s'il fut venu, des millions de créatures, rachetées par lui, ne seraient pas, comme aujourd'hui, dépourvues de tout, et se distingueraient de la brute autrement que par la conformation de leurs corps ! ²¹

VIII.—CONDITION MISÉRABLE DES PAYSANS RUSSES.

Le découragement de l'agriculture, par les causes indirectes dont nous avons donné des exemples, ne contribue pas moins au malaise général que les privilèges accordés, au détriment des paysans, aux entreprises industrielles. Le système financier qui condamne le paysan à consommer un minimum de *vodka* n'a pas besoin d'être commenté. L'institution de ces arbitres tout puissants du sort des paysans, dans la personne de leurs chefs, *Zemskie Natschalniki*, qui ont le droit de les condamner au fouet, à l'amende et à la prison, a maintes fois provoqué des soulèvements armés et agité les esprits dans des provinces aussi vastes que la France. Il y a quelques jours un de ces chefs passait en jugement, non pas pour ses cruautés, que le succès eût excusées, mais pour les avoir poussées si loin qu'une révolte avait éclaté. On demeure stupéfait en lisant les dépositions des témoins, reconnues, du reste, véridiques par le coupable ; celui-ci admet, en effet, avoir battu et blessé des malheureux, mais seulement, dit-il, pour les ramener à de bons sentiments, c'est à dire pour les obliger, un jour qui n'était ni fête ni dimanche, à entrer en masse dans une église, et à abandonner leurs champs dans lesquels ils auraient dû travailler. ²²

Il n'est pas jusqu'à la persécution menée contre les Juifs qui n'ait des effets désastreux pour la condition économique de la population tout entière. D'un autre côté des milliers de fermiers, les plus sobres, les plus industriels, de toute la Russie, aussi persécutés uniquement parcequ'ils étaient de la secte des Baptistes, ont été réduits à la mendicité ; les effets de cette persécution se feront sentir, au détriment de l'agriculture en Russie, pendant peut-être vingt années.

²¹ *Moskveskia Vedomosti*, 14, 15, 16, 17, 18 Août 1892.

²² *Novoyé Vremia*, 16 Novembre 1892 ; *La Semaine (Nedelya)*, 19 Novembre 1892.

IX. LES SOUTIENS CHANCELANTS DES FINANCES RUSSES.

Ceux qui ne sont pas initiés aux choses de la Russie ne peuvent se faire une idée de la condition actuelle de la population agricole. Ils sont obligés de s'en rapporter aux comptes-rendus officiels. D'après ces documents, on peut s'imaginer que, sauf un déficit de 181 millions de roubles occasionné par la famine de l'an dernier, les choses sont aussi brillantes que par le passé. En effet, cela est vrai, très vrai, elles sont aussi brillantes que d'habitude. La constatation de ce simple fait est en elle-même suffisante pour faire frémir. Il suffira de quelques faits typiques, accompagnés de chiffres officiels, pour faire comprendre aux plus sceptiques ce que cela signifie.

Dans beaucoup de districts et de gouvernements, la récolte, cette année, a été tout aussi mauvaise qu'en 1891, et ce qui aggrave encore la situation, quelques uns de ces districts sont ceux qui ont le plus souffert de la famine l'an passé. Les gouvernements de Toula,²³ de Voronesch, de Koursk, par exemple, d'après les rapports officiels adressés au ministère, ont vu leurs récoltes de printemps ou d'automne, ou toutes les deux, manquer absolument.²⁴ Malgré l'énorme quantité de blé distribué par l'Etat dans le gouvernement de Voronesch, en 1891, le déficit qu'on ne pût combler, s'éleva à 180,000 tonnes. Et si l'on demande ce que fera la population de ce gouvernement cette année, voici ce que répond le rapport auquel nous avons fait allusion, dressé par un comité dont le président n'est autre que le Czarévitch lui-même. Les paysans du gouvernement de Toula, non seulement souffrent du manque de nourriture, mais encore de la disette du combustible et de l'eau, les étangs et les puits ayant été mis à sec par les chaleurs excessives. . . . Depuis deux ans les récoltes de lin et de chanvre ont complètement fait défaut ; les troupeaux de moutons, privés de fourrage, se sont réduits de moitié ; le linge et les vêtements que pouvaient posséder les paysans ont dû être vendus ; il ne leur reste plus rien ; c'est la ruine absolue.²⁵

Les assemblées de Zemstvos demandent au gouvernement de leur faire des avances en argent ou de les aider. " A moins que

²³ Voir le compte rendu déchirant des paysans du gouvernement de Toula, publié par le comte Bobrinsky dans *La Semaine* (Nedelya), le 18 Décembre 1892.

²⁴ *Russkia Vedomosti*, p. 283; *Messenger de l'Europe* (*Vestnik Evropy*), Novembre 1892, p. 418.

²⁵ *Message officiel du gouvernement* (*Pravitelstvenny Vestnik*), 1892, No. 129.

nous ne réussissions à obtenir un prêt, nous ne pouvons exister plus longtemps,"²⁶ écrit le Zemstvo de Kasan. "Un grand nombre de fonctionnaires des Zemstvos sont privés de leurs appointements depuis des mois," il n'y a pas de fonds pour les payer.²⁷ Les autorités locales de Voronesch ont notifié au gouvernement que si ce dernier ne vient promptement à leur aide les scènes de l'année dernière recommenceront avec un redoublement d'horreurs.²⁸ La presse fait appel au public pour des secours importants et de tout nature.²⁹ Le Zemstvo provincial de Moscou s'est réuni récemment dans le but de rechercher les moyens de venir en aide aux paysans dont les ressources sont épuisées.³⁰ Dans le district de Scudosevo, depuis sept ans, il n'y a pas eu la moindre récolte.³¹ Le *Messenger d'Europe*, qui rapporte le fait, ajoute : "Et combien de localités, en Russie, sont dans des conditions aussi lamentables que Soudosevo ou même pires, mais qui n'ont pas d'amis qui puissent élever la voix en leur faveur dans les journaux !" ³² Les malheureux paysans en sont arrivés à appeler de leurs vœux une guerre ou une épidémie qui vienne éclaircir leurs rangs.³³ Les femmes s'irritent contre les médecins qui guérissent leurs enfants de la diphtérie. "Dieu nous a envoyé le fléau pour appeler à lui nos enfants et ainsi nous soulager ; ce sont des bouches de moins à nourrir. Mais voici ces médecins qui viennent se mêler de ce qui ne les regarde pas, et veulent sauver les enfants ; est-ce que nous avons besoin d'eux ?" ³⁴ Il est absolument impossible, affirme un correspondant des plus compétents, d'imaginer le sort terrible dont sont menacés les paysans du gouvernement de Voronesch, dans un avenir rapproché.³⁵ Le gouvernement de Samara est dans une aussi pitoyable condition, et les autorités viennent de s'adresser au gouvernement pour obtenir des secours sans délai, demandant, pour commencer, un premier envoi de 293,267 pouds de blé, afin d'empêcher les paysans de mourir de faim. Veut-on connaître

²⁶ *La Semaine (Nedelya)*, 27 Novembre 1892.

²⁷ *Ibidem.*

²⁸ *Messenger de l'Europe (Vestnik Evropy)*.

²⁹ *Ibidem.*

³⁰ *La Semaine (Nedelya)*, 20 Novembre 1892.

³¹ *Russkia Vedomosti*, 1892, No. 282.

³² *Messenger de l'Europe (Vestni Evroppy)*.

³³ *La Semaine (Nedelya)*, 10 Novembre 1892. Voir aussi la terrible histoire d'une pauvre femme pendant à un arbre son petit-fils mourant d'inanition, pour lui épargner les tortures de la faim qui l'avaient déjà presque tué. "Dieu de miséricorde, pardonnez moi !" criait-elle, devant la cour. "J'aimais tant l'enfant, que je ne pouvais supporter de le voir souffrir."—*Novoye Vremia*, 7 Décembre 1892.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*

la réponse de ce gouvernement paternel à d'aussi pathétiques demandes? La plus topique est celle qu'on peut lire, en quelques lignes parues récemment, dans les colonnes des journaux de St. Pétersbourg: "Malgré la récolte décidément mauvaise en Bessarabie, le gouvernement, en présence de ce fait que les districts n'ont *pas tous* souffert, et que même parmi ceux qui ont souffert, les contribuables ne sont *pas tous* insolubles, a donné des ordres pour que *la police ne se relâche pas dans l'exécution des mesures à employer pour le recouvrement des impôts et des arriérés*" (*Nedelya*, 11 Déc. 1892).

Et pendant ce temps-là le gouvernement se vante d'avoir dans ses caisses plus d'or qu'il ne s'en trouve à la Banque de France ou à la Banque d'Angleterre, parle avec éloquence d'envisager l'avenir avec complaisance, et met à la mer les cuirassés les plus formidables du monde entier, "destinés à lutter sur les mers contre les ennemis de la Russie, et à en triompher."

X. DETTES ACTUELLES DES PAYSANS.

Nous allons montrer, dans les lignes qui vont suivre, la position dans laquelle se trouvent vis-à-vis du gouvernement, les paysans d'un certain nombre de districts. La conclusion qui s'impose c'est qu'il ne saurait être possible de faire rentrer dans les caisses de l'État des sommes qui lui sont nécessaires pour le paiement des intérêts de sa dette extérieure. Qu'on nous permette de faire remarquer que les chiffres ci-après ne sont que le relevé des sommes prêtées par le Trésor et n'ont rien à faire avec les impôts arriérés. Le gouvernement de Voronesch, qui est de nouveau en proie à la famine, doit à l'État 9,550,000 roubles; le gouvernement de Vyatka doit 6,283,000 Rs.; le gouvernement de Kasan, qui vient encore de demander un nouveau prêt, 14,749,780 Rs.; le gouvernement de Koursk, 3,419,540 Rs.; le gouvernement de Nijni Novgorod, 7,400,000 Rs.; le gouvernement d'Orenbourg, 9,500,000 Rs.; le gouvernement d'Orel, 2,550,000 Rs.; le gouvernement de Penza, 10,050,000 Rs.; le gouvernement de Perm, 6,850,000 Rs.; le gouvernement de Ryazan, 6,100,000 Rs.; le gouvernement de Samara, 14,921,786 Rs.; le gouvernement de Saratov, 13,748,652 Rs.; le gouvernement de Simbirsk, 10,610,000 Rs.; le gouvernement de Tamboff, 10,133,565 Rs.; le gouvernement de Tobolsk, 4,372,000 Rs.; le gouvernement

de Toula, 4,330,000 Rs. ; le gouvernement d'Oufa, 3,062,000 Rs. ; le gouvernement d'Archangel, 300,000 Rs. ; le gouvernement de Kalouga, 150,000 Rs. ; le gouvernement de Tauris, 897,000 Rs. ; le gouvernement de Kharkov, 1,169,040 Rs. ; le gouvernement de Kherson, 669,000 Rs. ; le gouvernement de Bessarabie, 160,000 Rs. ; le Territoire du Don, 200,000 Rs.³⁶

Et ceux qui sont impuissants à rembourser ces sommes, dont quelques uns mêmes demandent à l'État de leur consentir de nouveaux prêts, sont ceux à qui l'on va appliquer les impôts récemment décrétés ; on a été jusqu'à proposer d'imposer le sel même qu'ils épandent sur leur pain noir !

XI. DÉCLIN DU COMMERCE RUSSE.

Un ministre habile a mis sous les yeux du public un bilan du commerce russe, et prétend, sur le vu de ce même rapport, démontrer la situation prospère de son pays. Aux nationaux qui acceptent ses dires comme parole d'Évangile cette situation peut sembler telle. Mais l'homme d'affaires qui examine avec soin et sans parti pris les statistiques du commerce russe depuis vingt-cinq ans peut reconnaître facilement que, durant ce laps de temps, les importations sont demeurées à peu près stationnaires, en dépit de l'accroissement énorme de la population. La signification de ce fait n'a pas besoin d'être démontrée. Dans toute l'Europe, la Russie et l'Espagne sont les seules contrées dont les importations continuent à être inférieures à leurs exportations. Or, les besoins d'une population, même stationnaire, ont une tendance à croître et à multiplier ; ceux d'une population croissante se développent encore plus rapidement ; si donc ceux de la Russie, avec sa population si largement développée, vont plutôt s'amointrissant, la cause en est facile à deviner : c'est que s'il n'est pas donné satisfaction à ces besoins, ou s'ils ne se manifestent pas, c'est que la pauvreté croissante du peuple ne lui laisse pas la faculté d'avoir des besoins, encore moins de chercher à en satisfaire. Quelques exemples rendront plus clair notre raisonnement. Prenons le thé et le café, et commençons par des chiffres. Durant les trois années de 1880 à 1882, la quantité de thé importée en Russie a été de 5,531,000 pouds, de

³⁶ *Novoye Vremia*, 20 Novembre 1892. Voir aussi *Russkaja Mysl* (La Pensée Russe), Novembre 1892, et *Russkia Vedomosti*, 15 Décembre 1892.



la valeur de 214,500,000 Rs., c'est-à-dire, à la moyenne de 38 Rs. par poud.

Durant la période triennale, de 1889 à 1892, la quantité importée a été de 5,645,000 pouds ; cela paraît constituer une augmentation, et, assurément, il y en a une légère dans la quantité ; mais, si l'on se donne la peine d'examiner les choses de près ou reconnaît bientôt que, si l'on tient compte de la marche ascendante de la population, cette augmentation, en quantité, est insignifiante et, d'un autre côté, quand nous voyons que la valeur des thés importés n'a été que de 95 millions de roubles, contre 214,500,000 Rs. payés précédemment pour une quantité inférieure, que la qualité est extrêmement ordinaire, dans la proportion du prix de 17 Rs. par poud cette année, contre 38 Rs. prix de l'année dernière, les conditions défavorables sautent aux yeux ; nous n'avons pas à insister sur l'enseignement que comportent avec eux ces simples chiffres, qui trahissent une misère progressive et constante. De même, tandis que 925,000 pouds de café étaient importés en Russie en 1885 et 1886, pour une somme de 13,500,000 Rs., 790,000 pouds seulement, estimés à onze millions de roubles, ont passé par la Douane, en 1890 et 1891.³⁷

Le degré d'indigence d'une nation, comme de l'indigence d'un individu, peut en maintes circonstances être mesuré exactement par les sacrifices auxquels l'obligent les besoins les plus immédiats qu'il lui faut satisfaire. Celui qui vend son dernier vêtement, au milieu de l'hiver, pour acheter du pain, montre par là qu'il souffre de la faim. Or, les Russes qui avaient tant besoin de blé l'année dernière quand ils étaient menacés de la famine ont été obligés cependant, pour payer leurs impôts, *d'exporter presque autant de blé que l'année précédente après une récolte abondante*. La différence n'a été que de 6½ pour cent. : 416 millions de pouds in 1890, contre 389 millions de pouds en 1891. Les prix obtenus à l'étranger, devons-nous ajouter, ont été considérablement inférieurs à ceux qu'il aurait été possible d'avoir en Russie même si les vendeurs avaient eu seulement la possibilité d'attendre.³⁸

XII. PEU D'ESPOIR D'AMÉLIORATION. LE COMTE TOLSTOÏ.

En présence des faits et des chiffres qui précèdent, il est

³⁷ Rendement officiel de ces années ; aussi *Messenger des Finances* (*Vestnik Finansoff*).

³⁸ *Ibid.*

malheureusement impossible de nourrir l'espoir que la détresse qu'ils révèlent est due à des circonstances exceptionnelles, et que celles-ci disparaissant la situation s'améliorera. Si ce doute empreint d'optimisme avait pu subsister un moment, il serait bientôt dissipé par les paroles de quelqu'un dont la compétence ne saurait être mise en doute. Dans une lettre que les journaux ont publiée, il y a quelques semaines, et dans laquelle il décrivait l'état misérable des paysans, le Comte Léon Tolstoï écrivait les phrases suivantes : " Nous, qui avons entrepris la tâche de nourrir le peuple, nous ressemblons au médecin appelé auprès d'un malade qui s'est donné une entorse ; en l'examinant nous découvrons que la *constitution de l'homme est absolument épuisée*. Quelle réponse peut faire ce médecin si on l'interroge sur son malade ? Le pied à la vérité va bien ; le malade souffrait d'une simple foulure, accident de peu d'importance, mais la condition de la santé générale de l'homme ne laisse pas d'espoir." ³⁹

Si, maintenant, détournant nos regards du présent, nous les portons vers l'avenir, nous assistons à quelque chose de plus désolant encore. Quoique cela soit peu probable, on peut cependant au moins admettre que les paysans pourront un jour modifier leurs habitudes et remplacer le gaspillage effréné par l'économie, l'apathie par l'industrie, l'ivrognerie par la sobriété, le pillage du sol par une culture méthodique et rationnelle. Peut-être même le gouvernement, rappelé à lui-même par la vue de l'abîme terrible béant devant lui, renoncera-t-il à des pratiques regrettables et traitera-t-il ses sujets avec une neutralité bienveillante sinon avec une sagesse et une bonté paternelles. Mais qui peut empêcher le flot de monter ? Qui peut faire revenir sur ses pas le char lancé sur la pente ? Ce n'est, hélas ! au pouvoir de personne ; le peuple russe aura bientôt à compter avec de pressants besoins et ce ne sera pas avec son agriculture qu'il pourra trouver à les satisfaire. Ce qui revient à dire que la banqueroute ne peut être qu'une question de plus ou moins de temps

XIII. LE SOL S'ÉPUISE. LES FINANCES MENACENT RUINE.

La fertilité du sol de certaines parties de la Russie a, de tout temps, été proverbiale ; celle de la région des terres

³⁹ *La Semaine (Nedelya)*, 27 Novembre, 1892.

noires notamment. Au siècle dernier on en disait des choses merveilleuses que l'écho nous a rapportées s'affaiblissant jusqu'à ce dernier quart de siècle. Il suffisait, paraît-il, de gratter simplement avec la charrue ce sol béni pour le voir s'épanouir en riches moissons, deux, ou même trois fois l'an. Ces histoires ne sont plus vraies de nos jours. Peu à peu, et même rapidement, le sol se dénude, si rapidement et d'une façon si visible que la presse du pays, tout entière, a poussé un long cri de stupéfaction et de terreur. Elle prévoit déjà le jour prochain où la terre ne pourra plus nourrir ceux qui la cultivent, et elle demande avec effroi ce que l'on peut faire pour enrayer le mal.

La moitié septentrionale de la Russie n'a jamais pu produire assez de blé pour suffire à ses propres besoins. Il a de tout temps fallu que la population importât des grains des provinces méridionales, de la Bessarabie notamment, qui est considérée comme le grenier de la Russie. Tout changement, d'un caractère permanent, des conditions habituelles de l'agriculture dans ce pays ne peut manquer de se répercuter sur la situation financière de l'Empire. Déjà depuis une quinzaine d'années on signalait de certaines transformations du sol qu'on attribuait à des causes diverses d'un caractère accidentel, mais on n'y attachait que peu d'importance. Les gens qui s'apercevaient que leurs champs devenaient moins fertiles allaient en défricher d'autres, sans se donner la peine de rechercher pour quelles causes les premiers cessaient de produire, sans tenter de supprimer ces causes ou de les neutraliser. Par la suite, cependant, les plaintes devinrent de plus en plus fréquentes, et il fallut bien qu'à la fin les hommes de science en vinsent à étudier ces phénomènes. Les résultats de leurs recherches, qui viennent d'être publiés tout récemment, sont d'un caractère très inquiétant.

C'est dans le livre publié sur ce sujet par le Professeur Dokoutschaïeff, intitulé "Nos steppes: Aujourd'hui et Autrefois,"⁴⁰ que nous trouvons les renseignements les plus précis et les plus positifs donnés sous une forme scientifique et raisonnée, qui ne laisse place à aucun doute. Le sol de la Bessarabie, c'est maintenant un fait avéré, s'épuise graduellement. Les phénomènes que les observations faites dans la contrée ont révélés sont, d'abord, une évaporation progressive, dans de fortes proportions, de l'humidité du sol, évaporation qui

⁴⁰ *Nachi Stepi teperr i preschdje*, St. Pétersbourg, 1892.

s'accroît chaque année, entraînant un abaissement progressif du niveau des cours d'eau. Dans ces conditions défavorables les semailles se font malaisément. De nombreuses sources d'humidité disparaissent complètement, d'autres sont comblées ; mais, ce qu'il y a de pire c'est que *la terre fertile à la surface des steppes est balayée avec une force toujours croissante tandis que les cours d'eau, les lacs, toutes les cavités se remplissent de sable et d'alluvions grossiers.* Les influences nuisibles des vents de l'Est et du Sud-est, brûlants en été, d'un froid glacial en hiver, se font sentir de plus en plus, grillant la végétation à ses débuts et détruisant fréquemment les arbres fruitiers et les semences au commencement du printemps. Les rivières Goltva, Orschitsa, Slepovoda se dessèchent peu à peu.⁴¹

Mr. Abramoff, qui a étudié le même sujet avec une attention persistante, remarque que durant ces dernières années, *la transformation de la Russie méridionale en un Sahara a fait de grands progrès.*⁴² Il en donne la preuve avec force détails à l'appui, en se basant sur des faits, observés par lui même dans le court espace de neuf années, et sur des points qui, de fertiles qu'ils étaient en 1890, sont maintenant devenus d'immenses déserts de sables mouvants. Et même, dans les endroits où le sol n'a pas encore perdu toutes ses qualités productrices, les envahissements progressifs du sable se traduisent parfois par la destruction de centaines de mille arpents de terrains ensemencés.⁴³ Au mois de Mai dernier 100,000 désiatines de semailles ont disparu sous les effets d'un ouragan de sable dans les districts du nord du gouvernement de Tauris.⁴⁴ Dans le gouvernement d'Astrakhan de semblables désastres ont été fréquemment observés. Dans les districts de Mélitopol et de Dniéprovsk des trombes de sable ont récemment annihilé 300,000 désiatines de champs ensemencés. Le gouvernement a bien tenté, il y a quelques années, de combattre le mal en plantant des arbres avant que le sol ne soit complètement mis à nu, mais il est maintenant sollicité par d'autres soucis et emploie aux soins de sa défense contre des ennemis plus ou moins imaginaires ses ressources et son temps. "Personne, s'écrie la *Novoye Vremya*, ne s'occupe de retarder l'approche des océans

⁴¹ Voir aussi *la Vie Russe (Russkia Chisn)*, 11 Août 1892.

⁴² *La Semaine (Nedelya)*, Juin 1892 ; *la Vie Russe (Russkia Chisn)*, 13 Juin 1892.

⁴³ *Ibid.* ⁴⁴ *Novoye Vremia*, 26 Juin 1892 ; une déciatine russe est égale à 9 hect. 45 ares, environ.



de sable qui détruisent tout ; personne ne prend de mesures pour combattre les dessèchements graduels qui nous amènent la stérilité.⁴⁵ La *Gazette de Moscou*, dont l'optimisme découvre en ses compatriotes le peuple choisi de Dieu et en son pays la terre promise, représente avec tristesse l'agriculture en Russie comme *ruinée*. Le gouvernement enfin, malgré les préoccupations que nous signalons plus haut, commence à manifester des signes de son intention de "faire quelque chose ;" une commission composée des ministres de l'Intérieur, des Domaines impériaux, des Finances, et des Voies et Communications, va être formée dans le but d'étudier ce qu'il est urgent de faire et de décider à qui la tâche en devra être confiée.⁴⁶ Mais que peut-on faire contre la Nature ?

Le lecteur le plus superficiel ne peut méconnaître la terrible signification de ces faits : c'est l'éroulement à plus ou moins courte échéance des fondations sur lesquelles reposent la puissance et le crédit financier de la Russie. La menace qui s'étend sur toute la superficie des terres arables du pays ne peut, malheureusement, être écartée ; rien ne peut arrêter ses progrès. C'est le Mané, Thécel, Pharès de l'Écriture qui surgit sur la muraille, que rien ne peut effacer, et dont les destructions prédites devront fatalement s'accomplir. Nous verrons, dans les lignes suivantes, quels ont été, cette année déjà, les effets de ces causes naturelles.

XIV. LE GRENIER DE LA RUSSIE TRANSFORMÉ EN UN SAHARA.

Si nous passons en revue les districts du sud-ouest de la Russie, pour commencer, nous voyons, par les rapports de l'organe des intérêts agricoles le plus digne de foi, que, depuis trois mois la sécheresse persiste sans interruption ; le sol se crevasse partout ; les fermiers n'osent faire aucunes semailles.⁴⁷ Si de là nous examinons la situation des districts du sud-est, nous ne la trouvons pas beaucoup plus rassurante : une partie considérable des provinces du sud-est souffre de la sécheresse ; on craint de toutes parts pour l'avenir ; de toutes parts les champs sont noirs ou n'ont pas même encore été labourés, et cependant le temps des semailles est déjà presque passé.⁴⁸ Dans le centre

⁴⁵ *Youchni Krai*, 30 Août 1892. *Novoye Vremia*, 2 Septembre 1892.

⁴⁶ *Novoye Vremia*, 26 Juin 1892.

⁴⁷ *Novoye Vremia*, 14 Novembre 1892.

⁴⁸ *Loc. cit.* 29 Novembre 1892.

de la Russie les plaintes sont identiques : " L'absence d'humidité se fait sentir de plus en plus chaque année ; cette progression est sensible à l'œil. La sécheresse sur toute l'étendue de la Russie centrale et dans les steppes s'est prolongée cette année tout autant qu'en 1891. En Septembre, alors que la terre devrait être imprégnée d'humidité, elle est absolument sèche, et sèche non seulement à la surface, mais jusqu'à une profondeur de plus de *sept pieds*. Le "*Messenger de l'Europe*," qu'on ne saurait suspecter de pessimisme, après avoir énuméré ces phénomènes alarmants, remarque : " Le nombre croissant de rapports semblables qui parviennent de toutes parts établit absolument l'exactitude des conclusions auxquelles sont arrivés nos spécialistes, c'est-à-dire que notre région des terres noires, *par suite de causes naturelles se transforme en un désert nu et aride*, et tout le monde reconnaît que déjà notre agriculture est dans une *situation inquiétante*."⁴⁹

XV. LES RUSSES COMPÉTENTS, EUX-MÊMES, VOIENT LA SITUATION SANS ESPOIR.

Est il possible, y a-t-il quelque espoir de prévenir à temps une calamité qui, si on ne peut l'éviter réduira à la misère toute la population de la Russie? A cette question, le journal cité plus haut fait une réponse dont l'importance ne saurait être méconnue. Les seuls moyens qui auraient quelque chance de donner des résultats appréciables seraient, d'après ce journal l'introduction d'un système rationnel de culture de la part des paysans, et d'un système d'irrigation par le gouvernement. Malheureusement il est difficile de passer de la théorie à la pratique ; de la part des paysans comme de la part du gouvernement on se heurterait à d'insurmontables obstacles. " Proposer un tel changement de système à nos paysans équivaldrait à prescrire un remède couteux à un malade qui n'a pas assez pour acheter du pain. . . . Il est parfaitement indiscutable que, dans les circonstances actuelles, *notre pays sera totalement changé en un désert de sable avant que nos paysans aient pu adopter un système rationnel de culture*."⁵¹ Quant à la seconde proposition,

⁴⁹ *Russkia Vedomosti*, 21 Septembre 1892, No. 261.

⁵⁰ *Russkia Vedomosti*, 23 Septembre 1892, No. 263.

⁵¹ *Messenger de l'Europe (Russky Vestnik)*, Novembre 1892 p. 354.

celle de l'irrigation artificielle, elle entraînerait la dépense de sommes fabuleuses, de beaucoup supérieures à ce que l'État pourrait fournir, même si nos finances étaient dans des conditions plus florissantes. Nous nous trouvons ainsi enfermés dans un cercle magique ; d'un côté l'État doit venir au secours du paysan et l'aider à se défendre contre les éléments, de l'autre il lui faut obtenir l'argent nécessaire à la lutte, de ce même paysan, par de nouveaux impôts que le malheureux ne peut évidemment fournir, puisque déjà il est impuissant à payer les anciens." ⁵²

XVI. RESPONSABILITÉS DES PORTEURS DE FONDS RUSSES.

Ayant ainsi passé en revue les différents aspects de la question, il convient de la résumer, ou mieux de conclure par quelques considérations sous forme de questions auxquelles nos lecteurs trouveront eux-mêmes les réponses.

Est-il sage de fournir des fonds à un gouvernement qui, non content de les demander en faisant des promesses qu'il ne veut ou ne peut tenir, n'hésite pas à menacer ses créanciers de rompre ses engagements s'ils n'accèdent à ses nouvelles exigences ?

Est-il politique ou avantageux d'augmenter la puissance du seul pays en Europe dont les tendances belliqueuses menacent de plonger toutes les nations voisines dans les horreurs d'une épouvantable guerre ; d'un pays qui, même en temps de paix, trouble et inquiète, par ses intrigues, les états qui ne peuvent consentir à graviter dans son orbite, d'un pays, enfin, qui, en tout temps, a été la cause de troubles financiers et économiques sur tous les marchés d'Europe ?

Est-il logique, est-il humain, de la part de gens qui frémiraient à la pensée de fournir de l'argent pour soutenir l'esclavage, en Afrique par exemple, d'en apporter pour continuer un système d'esclavage industriel, esclavage d'autant plus cruel que les victimes sont, de par leur religion et leur éducation, certainement plus à plaindre que les nègres ?

Est-il conséquent, de la part de ceux, —hommes ou femmes,— qui sont frappés d'horreur à la lecture de ces récits qui leur montrent des milliers de paysans dépossédés de leurs biens et de leur liberté, fouettés et enchaînés, privés de leurs enfants, qu'on leur enlève brutalement pour les jeter à des étrangers, dont les

⁵² Op. cit., p. 354, 355.

femmes sont déshonorées par des monstres à face humaine ⁵³— tout cela parcequ'ils lisent la Bible à haute voix et refusent de s'agenouiller devant des images !—est-il conséquent, disons-nous, de la part de ces gens, à bon droit émus et touchés, de s'indigner le matin contre les auteurs de pareilles atrocités et d'aller quelques heures plus tard leur porter des fonds qui les aident à continuer ?

En dehors de ces considérations d'ordre sentimental, qu'on nous permette d'ajouter :

Peut-on, avec sécurité, placer ses économies en fonds d'état lorsque le pays emprunteur tire principalement ses ressources de l'agriculture, quand cette même agriculture, source du revenu destiné à payer les prêteurs, agonise sous le fardeau d'impôts excessifs, et est condamnée sans espoir ?

Est-il prudent de risquer ses capitaux sur un gage aussi aléatoire que la propriété rurale dans un pays menacé de voir ses terres arables changées en déserts de sable, sans qu'aucun effort humain puisse prévenir ou empêcher cette fin fatale ?

Poser ces questions, c'est y répondre.

LE PROFESSEUR SOLOVIEFF. SON OPINION SUR LES EMPRUNTS RUSSES.

NUL, s'il n'est mu par une prévention aveugle ou par l'esprit de parti, ne peut mettre en doute la valeur des arguments qui précèdent, et nous ferons aisément partager notre conviction par ceux de nos lecteurs animés du seul amour de la vérité, quand nous aurons mis sous leurs yeux ce qu'écrivait récemment ce maître philosophe, le professeur Vladimir Solovieff, dont le patriotisme est inattaquable et la sincérité à l'abri de tout soupçon. Le professeur Solovieff occupait dernièrement encore le poste de Membre du Comité Scientifique au Ministère ; on peut donc ajouter foi à sa parole. Il écrivait :

“ Imaginons un individu fort, sain, intelligent et bien doué, sans dispositions naturelles pour le mal : ce sont les qualités que possède le peuple russe et qui lui sont universellement et avec

⁵³ Op. cit., I. 355, 356.

raison reconnues. Supposons que nous apprenons subitement que cet individu ou que la nation, est réduit à la plus misérable extrémité : il est malade, ruiné, démoralisé. Si nous avons le désir sincère de lui venir en aide, notre premier mouvement sera de nous informer des causes qui l'ont mis dans une aussi misérable condition. Renseignements pris, nous trouvons que cette nation, dans la personne de la partie la plus nombreuse de sa classe la plus intelligente, est, sinon absolument atteinte de folie, tout au moins totalement la proie d'illusions qui côtoient la manie des grandeurs et la manie de la haine universelle. Indifférent à ce qui peut réellement lui faire du bien ou du mal,⁵⁴ le malade évoque des dangers imaginaires, et les fait servir de base aux combinaisons les plus absurdes. Il s' imagine que ses voisins l'insultent continuellement, qu'ils ne s'inclinent pas assez bas devant sa grandeur, qu'ils sont occupés à méditer sur le mal qu'ils peuvent lui faire. Il va jusqu'à accuser les membres de sa propre maison de conspirer pour lui faire du tort, de projeter de vouloir grossir les rangs de ses "ennemis" au nombre desquels il comprend tous ses voisins, sans en excepter personne. Et, au lieu de vivre tranquillement des fruits d'un travail honnête, faisant le bonheur de lui-même et des autres, il est impatient de dissiper son argent et son temps à combattre ces machinations imaginaires. Se persuadant que ses voisins pratiquent des mines sous sa maison et se préparent à l'attaquer les armes à la main, il se propose de consacrer des sommes énormes à l'achat de révolvers et de fusils, de barres de fer et de verrous. Et le temps qui n'est pas absorbé par ces soins il considère comme son devoir de l'employer à guerroyer contre les membres de sa famille.

"Ayant appris tous ces détails sur le compte de notre infortuné malade, nous ne songerions jamais à lui fournir de l'argent, ou à le traiter pour la fièvre, ou à recourir à des méthodes analogues. Nous nous attacherions à le convaincre que ce qu'il imagine est de la folie, et que ses soupçons sont injustes. Car s'il refusait d'écouter la voix de la raison et persistait dans sa manie, il n'y aurait plus alors ni argent ni remède qui pussent lui faire le moindre bien."

⁵⁴ *Messenger d'Europe* (Russky Vestnik), novembre 1892, p. 356, fol. 99.



